

Un aperçu du concept de « littérature sinophone » au travers du débat entre Shu-mei Shih et David Der-wei Wang

YANG Xiaoliu* 

Université d'Aix-Marseille, France
xiaoliu.yang66@gmail.com

Reçu: 30/01/2025,

Accepté: 06/04/2025,

Publié: 01/06/2025

An Overview of the Concept of "Sinophone Literature" Through the Debate Between Shu-mei Shih and David Der-wei Wang

ABSTRACT: *The concept of "Sinophone literature", introduced by Professor Shu-mei Shih, seeks to challenge the hegemony of mainland China in defining Chinese literature by adopting a postcolonial and decentralized approach. It particularly questions the construction of the notion of the "Chinese diaspora" based on the concept of "Chineseness", aiming to deconstruct it. While this approach provides an innovative critique of Sinocentrism, essentialism, and nationalism, it has also sparked debates, notably with the alternative perspective of Professor David Der-wei Wang, who proposes a more inclusive vision of the Sinophone world. This article examines the theoretical and methodological implications of these two perspectives: How do their divergences help redefine the boundaries of Sinophone literature? Through a comparative and critical analysis of the foundational texts of these two scholars, we demonstrate that while Shih's approach is crucial for deconstructing Sinocentrism and cultural essentialism, Wang's perspective expands the field by incorporating multilingual and transcultural works that transcend geopolitical and linguistic constraints. His approach thus offers a more flexible and dynamic framework for understanding cultural identity and literary production in a globalized context. We argue that these two approaches, far from being irreconcilable, can be brought into dialogue to foster a more nuanced and open understanding of Sinophone literature. This research contributes to the theoretical debate by offering a critical synthesis of both perspectives and highlighting their complementarity in the study of contemporary Sinophone literatures.*

KEYWORDS: Sinophone Literature, Sinocentrism, Chinese Diaspora, Chineseness, Essentialism, Postcolonialism, Multilingualism, Cultural Identity

RESUME : *Le concept de « littérature sinophone », mis en avant par la professeure Shu-mei Shih, vise à remettre en question l'hégémonie de la Chine continentale dans la définition de la littérature chinoise en adoptant une approche postcoloniale et décentralisée. Il interroge notamment la construction de la notion de « diaspora chinoise » à partir du concept de « Chineseness », en la déconstruisant. Cette approche apporte une réflexion novatrice sur le sino-centrisme, l'essentialisme et le nationalisme, mais elle a également suscité des débats, notamment avec l'approche alternative du professeur David Der-wei Wang, qui propose une vision plus inclusive du monde sinophone. Cet article interroge les implications théoriques et méthodologiques de ces deux perspectives : en quoi leurs divergences permettent-elles de redéfinir les frontières de la littérature sinophone ? À travers une analyse comparative et critique des textes fondateurs de ces deux chercheurs, nous démontrons que si l'approche de Shih est essentielle pour déconstruire le sino-centrisme et l'essentialisme culturel, celle de Wang élargit le champ en intégrant des œuvres multilingues et transculturelles au-delà des critères géopolitiques et linguistiques. Son approche propose ainsi un cadre plus flexible et dynamique pour appréhender l'identité culturelle et la production littéraire dans un contexte mondialisé. Nous défendons l'idée que ces deux approches, loin d'être irréconciliables, peuvent être mises en dialogue afin d'offrir une compréhension plus nuancée et ouverte de la littérature sinophone. Cette recherche contribue au débat théorique en proposant une synthèse critique des deux perspectives et en soulignant leur complémentarité pour l'étude des littératures sinophones contemporaines.*

MOTS-CLES : littérature sinophone, sino-centrisme, diaspora chinoise, chineseness, essentialisme, postcolonialisme, multilinguisme, identité culturelle

* Auteur correspondant

ALTRALANG Journal / © 2025 The Authors. Published by the University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algeria.

This is an open access article under the CC BY license (<http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Introduction

En réponse au rôle de plus en plus important joué par les œuvres des écrivains d'origine chinoise sur la scène internationale, certains chercheurs de la Chine continentale représentés par Rao Pengzi et Zhao Yiheng ont formalisé l'étude de ce genre de littérature en avançant successivement des termes tels que « littérature des Chinois d'outre-mer » (海外华人文学), « littérature d'outre-mer en chinois » (海外华文文学), « littérature mondiale par les Chinois » (世界华人文学) et « littérature mondiale en chinois » (世界华文文学) dans le but de catégoriser ces œuvres (Rao 2011 : 106). Cependant, l'emploi de ces catégories littéraires a soulevé un doute pour un certain nombre de chercheurs dans les milieux universitaires occidentaux. Selon eux, le mot « d'outre-mer » est fondé sur l'hypothèse mettant la Chine dans une position de centralité, conférant ainsi à ce terme une connotation géographique et géopolitique : « L'appellation [d'outre-mer] traduit une forte perception imaginaire de la nation chinoise, déterminée par un présumé pays natal (Zhang 2014 : 224). » Le professeur Emmanuel Ma Mung commente cette analyse :

[La conception de Chinois d'outre-mer] relève d'un nationalisme chinois qui refuse de prendre en considération des formes identitaires et sociales autres que la sienne [...] certains auteurs montrent la présence chinoise à l'étranger comme une simple extension de la Chine, les Chinois d'outre-mer constitueraient une quatrième, voire une cinquième Chine (avec Hong Kong, Taiwan et même Singapour) au service de la Grande Chine (Ma Mung 2000 : 6).

De plus, l'introduction des concepts de « littérature mondiale en chinois » et de « littérature mondiale par les Chinois », expressions employées dans le contexte de globalisation, ne peut pas non plus dissiper les doutes et les interrogations de certains chercheurs, cela pouvant être pour eux une simple modification terminologique qui oublie d'interroger le rapport incontestable entre cette littérature et la Chine et élargit excessivement le champ de la littérature chinoise (Yang et Yang 2003 : iv). Ces chercheurs ont pu critiquer l'intérêt marqué par les chercheurs en Chine continentale pour la « littérature mondiale en chinois », supposément portée à éliminer les différences entre la littérature chinoise en Chine et la littérature en chinois hors de Chine dans le but d'unifier amplement les différents pans de la littérature chinoise. Cependant, les littératures en langue chinoise dans les différentes régions du monde diffèrent les unes des autres. En particulier dans le contexte actuel de mondialisation et sous l'influence des études postcoloniales, une réflexion plus ouverte et précise sur les dialogues entre les littératures est exigée. C'est dans ce contexte que le concept de « littérature sinophone » proposé par la sinologie occidentale est apparu.

Le terme « sinophone » (ou « sinophonie ») est relativement récent. Le professeur Liu Jun a montré que ce terme a été utilisé pour la première fois dans un article de Ruth Keen publié en 1988 (Liu 2015 : 59), qui a cherché à concevoir dans un même ensemble la Chine continentale, Taiwan, Hong-Kong, Singapour, l'Indonésie et les États-Unis grâce au concept de « communautés sinophones » (Keen 1998 : 225-34). En 2004, dans un article intitulé « Global Literature and the Technologies of Recognition », Shu-mei Shih, professeure à l'Université de Californie, a inventé le terme de « littérature sinophone » (*sinophone literature*) et a confié une connotation spécifique au terme « sinophone » (Shih 2004), comme le commente la chercheuse Martina Codeluppi :

Du point de vue étymologique, l'adjectif « sinophone » désigne un individu qui parle chinois, en comprenant la langue standard et toutes ses variations. Pourtant, la revitalisation du terme opérée par Shih Shu-mei a déclenché un débat international qui a bien dépassé sa fonction dénotative (Codeluppi 2017 : 18).

En effet, Shu-mei Shih a introduit un critère discriminant dans son interprétation du concept de « littérature sinophone » :

The notion of the Sinophone is used here to include those areas of the world where different Sinitic languages are spoken and written outside China (Shih 2007 : 28).

La notion de sinophonie est utilisée ici pour inclure les régions du monde où différentes langues sinitiques sont parlées et écrites en dehors de la Chine (Nous traduisons).

Intéressée par les concepts de cosmopolitisme et de relations transculturelles, elle a d'abord exprimé ses idées sur la littérature sinophone dans certains articles, et a ensuite étendu ses recherches au domaine de la critique appliquée aux arts visuels tels que le cinéma, la télévision et les beaux-arts, en couvrant les sujets tels que le féminisme, la transnationalité, l'ethnopolitique, etc. À partir de ce concept, elle a construit une théorie systématique, puis élaboré et complété méthodiquement sa théorie dans certaines œuvres telles que celle intitulée *Visuality and Identity: Sinophone Articulations across the Pacific*, qui a été publiée en 2007. Par ailleurs, certains séminaires et conférences ont été organisés sur le sujet de la littérature sinophone. En 2007, les départements des langues et civilisations d'Extrême-Orient de l'Université de Harvard et l'Université de Yale ont organisé ensemble une conférence internationale sous le nom « *Globalizing Modern Chinese Literature* », qui a rassemblé des chercheurs venus de Chine continentale, de Taïwan, d'Asie du Sud-Est et d'Amérique du Sud, tels que Shu-mei Shih, David Der-wei Wang, Jing Tsu, Rey Chow, Kim Tong Tee, etc. En 2016, l'Université de Harvard a organisé pour la deuxième fois un séminaire international sous le nom « *Sinophone Studies: New Directions* ». Ce concept qui aspire à dépasser les frontières conventionnelles de la recherche littéraire, est depuis lors appliqué à plusieurs domaines. En effet, les recherches concernant la sinophonie ont été lancées dans des domaines aussi différents que la littérature, le cinéma, l'art visuel, etc. Après une évolution d'une vingtaine d'années, le concept de « sinophonie » s'est imposé comme un champ théorique dynamique dans les études littéraires et culturelles contemporaines.

Parmi les nombreuses reconfigurations proposées par les chercheurs, les approches divergentes, voire opposées, de Shu-mei Shih et David Der-wei Wang soulèvent des questions fondamentales : comment définir les frontières de la littérature sinophone ? Quels critères (linguistiques, géopolitiques ou culturelles) doivent primer dans son appréhension ? Ces interrogations conduisent à notre problématique centrale : en quoi leurs visions divergentes révèlent-elles des tensions fondamentales dans la définition même de la littérature sinophone ? Cet article suggère que la littérature sinophone ne doit pas être pensée comme un lieu de confrontation idéologique, mais comme un espace de dialogue interculturel. Plutôt que d'opposer strictement les approches du Shu-mei Shih et David Der-wei Wang, nous proposons d'examiner comment leurs perspectives respectives peuvent mutuellement s'enrichir. Notre réflexion s'appuiera sur une méthode comparative et une analyse textuelle des écrits théoriques fondateurs de Shu-mei Shih et David Der-wei Wang, en les replaçant dans le contexte des débats théoriques actuels.

L'article se divisera en trois parties. La première analysera les interprétations du terme de « littérature sinophone » par Shu-mei Shih, en mettant en évidence sa critique des structures hégémoniques et son positionnement postcolonial. La deuxième examinera les perspectives contradictoires à la théorie de Shu-mei Shih, en s'appuyant sur les arguments d'autres chercheurs, notamment les objections portant sur les limites de son approche. Enfin, la troisième partie se concentrera sur les nouvelles connotations du terme de « littérature sinophone » chez David Der-wei Wang, en mettant en lumière sa conception plus inclusive et dynamique au sujet de la sinophonie.

Les interprétations du terme de « littérature sinophone » par Shu-mei Shih

Dans sa définition du terme de « littérature sinophone », Shu-mei Shih a l'intention de mettre l'accent sur deux dimensions : d'abord, la littérature chinoise en Chine continentale doit être exclue de la catégorie de littérature sinophone ; ensuite, la littérature sinophone doit comprendre à la fois les œuvres écrites en langue standard chinoise (*standard Mandarin*), et dans les autres langues sinitiques (*sinitic languages*) des minorités ethniques. Pourquoi souligne-t-elle ces deux aspects ? De quelle manière cherche-t-elle à donner au concept de « littérature sinophone » une extension aussi hétérogène ?

Premièrement, une raison principale pour laquelle Shu-mei Shih a inventé ce nouveau concept de « littérature sinophone » est qu'elle vise à mettre en discussion le concept de « diaspora chinoise » (*Chinese diaspora*), utilisé de longue date par le milieu universitaire pour désigner les Chinois hors de Chine, pensant que ce terme ne prend sens que dans un rapport de domination avec l'ethnocentrisme chinois :

Such a notion is highly problematic, despite its wide adoption and circulation. A Uighur from Xinjiang province or a Tibetan from Xizang province/Tibet who has emigrated from China is not normally considered part of the Chinese diaspora, for instance, while the Manchus and the Mongolians from Inner Mongolia may or may not be considered part of the Chinese diaspora. The measure of inclusion appears to be the degree of sinicization of these ethnicities, which discloses a Hancentrism of a long-distance variety, because what often gets completely elided is the fact that the Chinese diaspora refers mainly to the diaspora of the Han people (Shih 2007 : 23).

Une telle notion est hautement problématique, malgré sa large adoption et diffusion. Un Ouïghour de la province du Xinjiang ou un Tibétain de la province du Xizang/Tibet ayant émigré de Chine n'est, par exemple, généralement pas considéré comme faisant partie de la diaspora chinoise, tandis que les Mandchous et les Mongols de Mongolie-Intérieure peuvent ou non être inclus dans cette diaspora. Le critère d'inclusion semble reposer sur le degré de sinisation de ces groupes ethniques, ce qui révèle ainsi une forme de han-centrisme à distance, car ce qui est souvent complètement occulté, c'est le fait que la diaspora chinoise désigne principalement la diaspora du peuple *Han* (Nous traduisons).

Elle prétend que le mot « *zhongwen* » ne désigne que la langue officielle et standard en Chine, soit la langue du peuple *Han* « *hanyu* ». Les Chinois « *zhongguo ren* » sont généralement considérés comme équivalents au peuple *Han*, et la culture chinoise « *zhongguo wenhua* » ne semble alors indiquer que la culture de ce peuple. Ainsi les désignations « *hanyu* » et « *zhongguo wenhua* », à savoir ce qui fonde l'identité chinoise, ne prennent sens que par le peuple *Han*. Elle défend que le concept de « diaspora chinoise » se fonde sur l'ethnocentrisme chinois, à quoi s'oppose le concept de « la grande famille chinoise » dont tous les peuples minoritaires en Chine font pleinement partie. Selon elle, les peuples minoritaires de Chine risquent de ne pas parvenir à entrer dans la catégorie de la diaspora chinoise à défaut de suffisamment de « Chineseness ». L'idée de l'anti-diaspora chinoise revient à mettre en cause la « Chineseness » qui sert à critère préalable et obligatoire de « diaspora chinoise » :

But the fact of the Sinophone peoples' dispersion through all continents and over such a long historical span leads one to question the viability of the umbrella concept of the Chinese diaspora where the criteria of determination is Chineseness, or, to put it more precisely, different degrees of Chineseness. In this scheme, for instance, one can be *more* Chinese, and another can be *less* Chinese, and Chineseness effectively becomes evaluable, measurable, and quantifiable [...] Two major points of blindness in the study of the Chinese diaspora lie in the inability to see beyond Chineseness as an organizing principle and the lack of communication with the other scholarly paradigms [...] (Shih 2007 : 26-7)

Mais le fait que les peuples sinophones soient dispersés sur tous les continents et sur une aussi longue période historique amène à s'interroger sur la viabilité du concept englobant de diaspora chinoise, où le critère déterminant repose sur la « Chineseness » ou, plus précisément, sur différents degrés de « Chineseness ». Dans cette logique, par exemple, une personne peut être « plus chinoise » et une autre « moins chinoise », et la « Chineseness » devient ainsi une notion évaluable, mesurable et quantifiable [...] Deux angles morts majeurs dans l'étude de la diaspora chinoise résident dans l'incapacité à voir au-delà de la « Chineseness » comme principe organisateur et dans l'absence de dialogue avec les autres paradigmes académiques (Nous traduisons).

Son autre point d'appui à l'anti-diaspora chinoise est que l'état diasporique des immigrants chinois aura définitivement disparu avec leur enracinement sur leur lieu de vie. D'après elle, l'idée de la diaspora chinoise est fondée sur les mouvements continus des migrations chinoises. Une condition préalable à la « Chineseness » est l'insistance sur une idéologie de l'origine (*an ideology of origin*), une obsession des origines, à quoi semble liée la notion de diaspora chinoise, empêchant ainsi l'ancrage et l'intégration des immigrants chinois dans leur territoire d'accueil. Cependant, au fur et à mesure de l'ancienneté des migrations, la deuxième puis la troisième génération des immigrants chinois sont enclins à se dégager des

relations complexes de la « Chineseness », incarnée par une nostalgie pour leur pays ancestral ou un sentiment de supériorité culturelle par exemple, et enfin à accepter leur « localisation » :

Diaspora has an end date. When the (im)migrants settle and become localized, many choose to end their state of diaspora by the second or third generation. The so-called nostalgia for the ancestral land is often an indication or displacement of difficulties of localization, either by force or by choice. Racism and other hostile conditions can force immigrants to find escape and solace in the past, while cultural or other superiority complexes can estrange immigrants from the locals. Emphasizing that diaspora has an expiration date is therefore to insist that cultural and political practice is always place-based. Everyone should be given a chance to become a local (Shih 2007 : 185).

La diaspora a une fin. Lorsque les (im)migrants s'installent et se localisent, beaucoup choisissent de mettre fin à leur état de diaspora dès la deuxième ou la troisième génération. La soi-disant nostalgie de la terre ancestrale est souvent le signe ou le déplacement des difficultés liées à la localisation, qu'elles soient subies ou choisies. Le racisme et d'autres conditions hostiles peuvent contraindre les immigrants à chercher refuge et réconfort dans le passé, tandis que des complexes de supériorité culturelle ou autres peuvent les éloigner des populations locales. Insister sur le fait que la diaspora a une fin, c'est donc affirmer que les pratiques culturelles et politiques sont toujours ancrées dans un lieu. Chacun devrait avoir la possibilité de devenir un local (Nous traduisons).

L'objectif de Shu-mei Shih est d'extraire les immigrants chinois de cette identité diasporique afin de leur redonner une nouvelle identité sinophone, comme la professeure Isabelle Rabut l'a commenté dans un article :

La préoccupation de Shu-mei Shih est de rompre le lien ontologique entre la Chine ancestrale et les individus qui ont essaimé à partir d'elle : en parlant de diaspora chinoise, on renvoie indéfiniment les individus qui la composent à une identité originelle et à une essence culturelle qui les exposent à la fois au regard « racialisant » des Occidentaux et à l'emprise du nationalisme chinois. C'est pourquoi elle préfère parler d'identités « sinophones », terme qui suppose un affranchissement de la langue par rapport à la nation (Rabut 2009 : 251).

Pour Shu-mei Shih, la prétendue « diaspora » est un état instable qui peut se terminer un jour définitivement avec l'ancrage des migrants. Cette idée est une partie essentielle de sa théorie de la sinophonie. En dénonçant l'ambiguïté et les défauts à considérer la « Chineseness » comme un critère de délimitation de la diaspora chinoise, la posture de Shu-mei Shih vise à déconstruire la « Chineseness » pour mieux souligner l'importance de la culture du pays d'accueil des immigrants chinois.

Deuxièmement, l'objectif de Shu-mei Shih dans le renouveau du sens donné au terme de « littérature sinophone » est de s'attaquer à la centralité supposée revendiquée par la langue chinoise et de chercher à accorder aux communautés sinitiques (*sinitic-language communities*) un statut autonome par rapport à l'hégémonie culturelle chinoise, en décelant les trois facteurs nécessaires à l'existence des communautés sinophones : le colonialisme continental (*continental colonialism*), le colonialisme d'implantation (*settler Colonialism*) et l'[im]migration (*[Im]migration*). Dans le premier aspect, Shu-mei Shih essaie de mettre l'accent sur les caractéristiques coloniales de la langue chinoise qui se présentent en Chine. En rejetant la classification des langues minoritaires telles que le cantonais, le minnan et le hakka en tant que dialectes chinois par les milieux universitaires chinois et en les qualifiant plutôt en tant que langues distinctes du chinois standard (Shih 2007 : 189), elle affirme que les langues minoritaires en Chine se trouvent dans une position d'infériorité :

Sinophone studies has as one of its objects the culture, history, and society of minority peoples who have acquired or are forced to acquire the standard Sinitic language of Mandarin, often at the expense of their native language (Shih, Tsai et Bernards 2013 : 3).

Les études sinophones ont pour objet, entre autres, la culture, l'histoire et la société des peuples minoritaires qui ont acquis ou ont été contraints d'acquérir la langue sinitique standard qu'est le mandarin, souvent au détriment de leur langue maternelle (Nous traduisons).

Il est devenu commun pour les peuples minoritaires en Chine de s'exprimer en langue standard et normative, le *hanyu*, afin de s'adapter à la « Chineseness » et à la conscience nationale (*national consciousness*), qui sont pour elle en effet un reflet du colonialisme linguistique interne à la Chine :

Various ethnic peoples were made "Chinese" in a procedure that is known to us today as national consciousness, which can itself be a form of colonialism (Shih 2007 : 184).

Divers peuples ethniques ont été rendus 'Chinois' par un processus que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de conscience nationale, laquelle peut elle-même constituer une forme de colonialisme (Nous traduisons).

D'après elle, la pratique des langues minoritaires lance un défi à la langue standard. Elle a donc intégré ces peuples minoritaires en Chine dans la catégorie de communautés sinophones et leurs œuvres littéraires dans la catégorie de littérature sinophone afin de « dé-standardiser » le mandarin et de tenir tête à cette hégémonie culturelle, comme elle l'explique :

The dominant language of the Sinophone may be standard Hanyu, but it can be implicated in a dynamic of linguistic power struggles. As a major language, standard Hanyu is the object against which various minor articulations are launched resulting in its destandardization, hybridization, fragmentation, or sometimes outright rejection (Shih 2007 : 30-1).

La langue dominante du monde sinophone peut être le *hanyu* standard, mais elle peut s'inscrire dans une dynamique de luttes de pouvoir linguistiques. En tant que langue majeure, le *hanyu* standard fait l'objet de diverses contestations minoritaires, entraînant sa déstandardisation, son hybridation, sa fragmentation, voire parfois son rejet total (Nous traduisons).

Le concept de « littérature sinophone » qu'elle vise à établir est caractérisé par la diversité et le multilinguisme. Dans le deuxième aspect, elle parle du colonialisme hors de Chine à la suite d'arrivée des immigrants chinois principalement dans le Sud-Est asiatique à partir du XVII^e siècle. Il peut revêtir des mesures oppressives imposées par ces immigrants chinois à l'encontre des autochtones, surtout à travers la langue chinoise. Elle déclare que ces migrations portent des caractères coloniaux, car la « Chineseness » prédomine dans leurs communautés sinitiques. Ces deux types de colonisation mentionnés ci-dessus, dans ou hors de Chine, sont d'après elle l'héritage et l'intensification de la colonisation de l'empire Qing depuis le XIII^e siècle (Shih, Tsai et Bernards 2013 : 1-3). Dans le dernier aspect, elle intègre également les migrants chinois (principalement les ouvriers, étudiants et commerçants) dans le monde occidental au fil des siècles dans les communautés sinophones. Ces immigrants chinois ont formé, selon elle, une communauté minoritaire « ethnicisée » et « racialisée » basée sur une pratique des langues de minnan et de cantonnais, et non du chinois standard (Shih, Tsai et Bernards 2013 : 13-4).

Le concept de « littérature sinophone » proposé par Shu-mei Shih sert de résistance à l'inégalité entre le statut de la littérature chinoise en Chine continentale et celui dans les autres communautés sinitiques, et de déconstruction de la centralité et l'hégémonie culturelle chinoises. De plus, l'observation et l'attitude de Shu-mei Shih sur la Chine se fondent largement sur la base de son inclination à considérer l'émergence de la Chine à l'ère de la mondialisation comme un « néo-empire », et encore plus à considérer les activités des immigrants chinois comme les activités coloniales de cet empire. Inspirée de la critique postcoloniale, l'intention de l'idée d'anti-diaspora chinoise chez elle vise non seulement à décentraliser la « Chineseness » mais aussi à déconstruire le concept de l'impérialisme chinois.

Les perspectives contradictoires à la théorie de Shu-mei Shih

La théorie critique de Shu-mei Shih a très rapidement suscité de nombreuses réactions à la fois par des universitaires en Chine et hors de Chine, se posant en soutiens ou en détracteurs. Par exemple, d'une part, le professeur Zhu Chongke a confirmé la nouveauté du concept de « littérature sinophone » de Shu-mei Shih, en particulier pour ce qui a trait à la « décentralisation », la « prééminence de la localisation » et la « perspective interdisciplinaire ». D'autre part, il a pointé du doigt certains éléments idéologiques dans

l'approche de Shu-mei Shih en critiquant ainsi son « abus de la généralisation de transcolonialism », sa « panpolitisation de langue » et la partialité de sa théorie d'anti-diaspora (Zhu 2010 : 146-60). De même, le professeur Jin Jin estime que Shu-mei Shih est, d'une part, une érudite rigoureuse qui a une certaine logique et un soutien théorique académique dans son interprétation du concept de « littérature sinophone », mais d'autre part, qu'il existe des biais et des lacunes dans son approche (Jin 2017 : 101-18).

Concernant les critiques négatives de l'approche de Shu-mei Shih, certains chercheurs ont d'abord remis en question la manière dont Shu-mei Shih a inventé le concept de « sinophonie » en se référant à certains autres termes tels que « francophonie », « anglophonie » et « hispanophonie », et soutiennent qu'elle fait un usage mal à propos de la théorie critique du postcolonialisme. En effet, Shu-mei Shih mentionne dans ses œuvres qu'elle s'est directement inspirée des travaux de Françoise Lionnet sur la francophonie et qu'elle a fondé sa conception de la « sinophonie » en référence aux autres « -phonies » (Shih 2007 : 28-30). Cette dernière chercheuse a été sa collègue d'université et a coopéré avec elle sur une œuvre intitulée *Minor trans-nationalism*. Les termes « anglophonie », « francophonie », « hispanophonie » ont été créés dans un contexte spécifique, comme effet d'une expansion coloniale des pays occidentaux. Ils ont été appliqués plus tard dans la théorie du post-colonialisme afin de différencier les pratiques des langues dans les anciennes colonies et celles des métropoles. Malgré une légitimité sociale inférieure, la pratique de ces langues pour les autochtones dans les anciennes colonies est d'égale valeur à celle des habitants des anciennes métropoles. Ces nouvelles théories linguistiques sont imprégnées d'une coloration anti-centralisatrice et anti-hégémonique à l'égard des « mères patries ». Dans l'approche de Shu-mei Shih, elle essaie de penser la « sinophonie » à l'aune des théories postcoloniales et cherche ainsi à s'opposer à la centralité de la Chine continentale en plaidant pour les groupes marginaux sous l'emprise, malgré eux, de la « Chineseness ». Les contradicteurs critiquent le fait que Shu-mei Shih a confondu la littérature sinophone avec la littérature postcoloniale. Le suffixe « -phonie » fait sens dans la pratique des langues métropolitaines imposées dans des aires hétéro-culturelles et conquises – leurs colonies. En se référant à la francophonie et l'anglophonie, Shu-mei Shih dénonce par analogie les pratiques coloniales menées par le peuple *Han* à l'encontre des autres peuples minoritaires à l'intérieur de la Chine continentale, ainsi que celles des immigrants chinois à l'encontre des autochtones dans les autres communautés sinitiques. Selon ces contradicteurs, il n'est pas raisonnable de relier les immigrants chinois et leurs pratiques de la langue chinoise avec les activités coloniales et l'hégémonie culturelle, menées par les empires occidentaux dans le but d'une expansion capitaliste à l'échelle mondiale, surtout depuis le XIX^e siècle. Ces activités coloniales sont opérées par le pillage des ressources et des richesses et par l'occupation des territoires de manière coercitive. Très différemment, la Chine et, par extension, les immigrants chinois, n'ont jamais colonisé les communautés sinitiques hors de Chine au moyen d'invasions militaires ou de dominations idéologiques. Le professeur Liu Jun critique l'approche de Shu-mei Shih confondant la décentralisation de la Chine continentale avec la décolonisation et a imposé à tort une connotation postcoloniale au concept de « sinophonie ». Le concept de « sinophonie » en référence à la « francophonie » ou à l'« anglophonie » chez Shu-mei Shih est un détournement du post-colonialisme et serait en fin de compte la projection de sa position idéologique sur son discours académique (Liu 2015 : 58-9). Certains autres chercheurs partagent le même avis. Par exemple, en définissant précisément les termes de « littérature postcoloniale », de « littérature minoritaire » et « d'hérité », le professeur Zhao Xifang affirme que comparer la littérature sinophone aux littératures anglophone ou francophone revient à brouiller les pistes car ces dernières sont le résultat de la colonisation des anciennes empires britannique et français, alors que la Chine n'a jamais été colonisateur à l'époque moderne, et qu'il n'existe aucune relation de colonisation entre la Chine et les communautés sinitiques hors de Chine. Selon lui, Shu-mei Shih a mal appliqué la théorie du postcolonialisme. Il souligne que la littérature chinoise dans un pays étranger est en effet une littérature de langue minoritaire qui doit faire face au rejet culturel dominant du pays souverain et peut donc rencontrer le problème du colonialisme qui ne vient pas de la Chine mais du caractère de minorité culturelle hors de Chine. Par ailleurs, concernant le cas de Hong Kong avant sa rétrocession sous la domination coloniale de

l'Angleterre, l'anglais y était la langue officielle, et la langue chinoise était la langue minoritaire et principalement utilisée par les classes populaires. Il est donc étrange de parler de la nature de la littérature chinoise hors de Chine ou de Hong Kong avant sa rétrocession sous la perspective du colonialisme (Zhao 2015 : 33). Aussi, les chercheurs sino-malaisiens Kim Tong Tee et Yow Cheun Hoe se sont tous opposés à l'approche de Shu-mei Shih en mettant en question son concept de « *settler colonialism* ». Ils rétorquent que la langue chinoise n'est pas une langue d'ancien colonisateur et que Shu-mei Shih a ignoré les faits historiques en plaçant les migrants chinois en Malaisie dans un contexte comparable à une situation de colonisation (Tee 2010 : 77-92 ; Hoe 2010 : 58-70).

Ensuite, l'idée d'« anti-diaspora chinoise » chez Shu-mei Shih se heurte à de fortes oppositions par certains critiques. Le professeur Tang Yonghua critique le paradoxe dans l'idée de l'anti-diaspora chinoise qui parle du problème de la marginalité sans vraiment avoir accepté un statut marginal (Tang 2014 : 6). Le professeur Zhao Gang remet directement l'identité de Shu-mei Shih en question en déclarant qu'elle s'oppose à la diaspora chinoise tout en possédant elle-même une identité diasporique (Zhao 2017). Faisant partie de la deuxième génération des immigrants chinois, Shu-mei Shih est née et a grandi en Corée du Sud, et plus tard a effectué ses études et travaillé successivement à Taïwan et aux États-Unis. Elle a parlé dans une interview des expériences diasporiques de son père, qui s'est exilé de Shandong en Chine continentale à Taïwan pendant la guerre civile chinoise et qui s'est enfui plus tard en Corée du Sud (Shan 2016 : 3). Pour elle, la prétendue « diaspora » est un état instable et indigne de fierté. Cela pourrait expliquer son insistance sur l'idée de l'anti-diaspora chinoise. Le professeur Zhu Chongke affirme que la perspective d'anti-diaspora de Shu-mei Shih ne s'applique pas au cas en Asie du Sud tels qu'en Malaisie ou en Singapour, dont les communautés sinitiques se sont confrontées à la fois à l'oppression de l'hégémonie locale et aux multiples dissociations qui peuvent les empêcher de retrouver dans leur patrie culturelle. Dans une certaine mesure, la diaspora ou l'émigration est leur destin inéluctable. Par ailleurs, la société malaisienne devrait être une coexistence harmonieuse de différentes cultures au sein de laquelle les migrants chinois peuvent trouver ce qu'ils pensent eux-mêmes être une place équilibrée entre la « Chineseness », la « Malayness » et la « modernité occidentale » (Zhu 2014 : 17).

L'approche de Shu-mei Shih, qui semble trop partielle et unilatérale aux yeux de beaucoup de chercheurs, se révèle problématique, et a, de ce fait, suscité beaucoup de critiques. En particulier, elle n'a pas été bien accueillie dans le milieu universitaire chinois. En effet, il n'y a qu'un article de Shu-mei Shih qui a été traduit par Zhao Juan et publié dans une revue littéraire appelée *Huawen Wenxue* en Chine continentale. À l'inverse, en reconstruisant l'approche de Shu-mei Shih, les interprétations de la littérature sinophone chez David Der-wei Wang ont été beaucoup mieux accueillies. Il est donc intéressant de voir les changements et les nouvelles connotations qu'il a conférés à ce terme.

Les nouvelles connotations du terme de « littérature sinophone » chez David Der-wei Wang

À l'exception de ses critiques sur l'approche de Shu-mei Shih, David Der-wei Wang a fait progresser les interprétations du terme de « littérature sinophone » à travers une série d'œuvres publiées depuis 2007 qui ont suscité une grande discussion dans les milieux universitaires. D'une part, il apprécie le travail dynamique et innovant de Shu-mei Shih au sujet de la littérature sinophone, en particulier la réflexion apportée à la question de la centralité de la Chine. D'autre part, il remet en même temps en question l'approche de Shu-mei Shih en développant sa propre théorie.

Premièrement, comme d'autres chercheurs que nous avons mentionnés ci-dessus, David Der-wei Wang met en question le bien-fondé du fait que Shu-mei Shih a inventé le terme de « littérature sinophone » en empruntant des termes tels que « littérature francophone » et « littérature anglophone », et a donc interprété ce terme sous la perspective du postcolonialisme. Selon lui, la « sinophonie » ne partage pas le même contexte historique que d'autres « -phonies » qui ont pris un sens particulier dans un contexte colonial puis postcolonial. La « sinophonie » peut même être pensée de manière inverse :

翻開過去兩百年的中國歷史，我們可以理解中國沒有強大到征服哪一個地方，然後把漢語（華語）完全帶入到那個地方，形成所謂華語語系的文化現象。[西藏、新疆和中原政權的關係極為複雜，必須上溯到漢唐時代或更早；征服、懷柔、朝貢，以及被動與主動的同化現象，時有更疊。盡管文化、政治互動顯現中原政權的優勢，基本要到中華人民共和國治下，才有了漢語霸權現象的產生。但如果我們將中國的集權統治等同為（西方定義的）殖民主義，似乎失之輕率，反而遮蔽了中國政權與這些地方的歷史糾葛。因此，細膩的批判、分梳有待加強。]所以在運用此一詞匯的時候，我們必須積極地反思，以帝國主義批判或是後殖民的理念作為界定這些“phone”的文學現象，是不是真正適用於廣義的海外中國文學在 20 世紀的發展 (Wang 2014 : 7)。

Nous pouvons remarquer que dans les deux derniers siècles, la Chine n'était pas assez puissante pour conquérir un territoire et pour y imposer plus tard la langue chinoise comme une langue coloniale et créer un phénomène culturel de sinophonie. En effet, la relation entre le Tibet, le Xinjiang et le régime des plaines centrales est extrêmement complexe et remonte aux dynasties Han et Tang voire avant ; les mesures politiques telles que la conquête, la concession et la présentation du tribut ainsi que les phénomènes d'assimilation passive et active sont pratiques courantes dans l'histoire. Bien que le régime des Plaines centrales en Chine ait montré une prédominance au cours des interactions culturelles et politiques, c'est essentiellement sous le règne de la République populaire de Chine que le phénomène de l'hégémonie de la langue chinoise a vu le jour. Cependant, si nous comparons le régime centralisé de la Chine au colonialisme (tel que défini par l'Occident), il semble que cela ne soit pas rigoureux, et au contraire, cela occulte l'enchevêtrement historique entre le régime chinois et ces territoires. Il est donc nécessaire d'appliquer une critique plus rigoureuse. En utilisant ces termes littéraires de « -phone », créés à la base de la critique anti-impérialiste et des idées postcoloniales, nous devons activement nous demander s'ils s'appliquent réellement à la littérature en chinois hors de Chine depuis le XXe siècle (Nous traduisons).

Au-delà de l'argument historique conduisant à ne pas comparer les systèmes coloniaux européens et la présence chinoise sur le continent asiatique, David Der-wei Wang montre en outre que la langue chinoise ne peut être assimilable à une langue majoritaire colonisatrice, ayant été selon le contexte langue majoritaire d'usage (Hong Kong, Taiwan) ou bien langue minoritaire marquant une « continuité culturelle (et pas nécessairement politique) » dans des communautés sinitiques hors de Chine :

香港、臺灣、滿洲國、上海等殖民或半殖民地裏，中文仍是日常生活的大宗，文學創作即使受到壓抑扭曲，也依然不絕如縷，甚至有（像上海那樣）特殊的表現。不僅如此，由於政治或經濟因素使然，百年來大量華人移民海外，尤其是東南亞。他們建立各種社群，形成自覺的語言文化氛圍。盡管家國離亂，分合不定，各個華族區域的子民總以中文書寫作為文化 — 而未必是政權 — 傳承的標記。最明白的例子是馬華文學 (Wang 2006)¹。

Dans certains lieux colonisés ou semi-colonisés, comme Hong Kong, Taïwan, Mandchoukouo, Shanghai, le chinois demeure la langue dominante dans la vie quotidienne. La création littéraire ne s'est pas interrompue, même si elle a été opprimée et déformée, avec des résultats remarquables (comme à Shanghai). En outre, ces cent dernières années, en raison de facteurs politiques et économiques, un grand nombre de Chinois ont émigré à l'étranger, notamment en Asie du Sud-Est. Ils ont construit différents types de communautés, au sein desquelles un milieu linguistique et culturel chinois a été consciemment élaboré. En dépit de tous les bouleversements et les changements familiaux et nationaux, écrire en chinois a toujours été un symbole de continuité culturelle – et pas nécessairement politique – des Chinois de ces régions. La littérature chinoise en Malaisie en est un exemple emblématique.

Ces régions sinitiques ou pays ayant une forte communauté sinitique ont connu dans l'histoire une période de la colonisation dans laquelle les langues anglaise ou japonaise étaient les véritables langues coloniales alors que la langue chinoise était pendant longtemps plutôt une langue opprimée. Ainsi, David Der-wei Wang estime que la manière que peut avoir Shu-mei Shih de considérer la Chine contemporaine comme une continuation de l'empire mandchou exerçant la colonisation linguistique envers les langues minoritaires

¹ Ce passage de David Der-wei Wang est cité dans l'article intitulé « La littérature chinoise transnationale et la sinopolyphonie » de Zhang Yinde écrit en anglais et traduit en français par Nicole G. Albert.

à l'intérieur de la Chine, ou de placer la langue chinoise comme langue coloniale au cours des activités des immigrants chinois hors de Chine peut être historiquement contestable.

Deuxièmement, opposé à l'approche de Shu-mei Shih qui exclut la littérature chinoise en Chine continentale de la littérature sinophone dans le but de souligner leur antagonisme, David Der-wei Wang a intégré cette première dans cette seconde afin de chercher un dialogue plus ouvert. D'après lui, la Chine n'est pas une entité homogène mais est composée de cultures diverses :

中國從來也不是鐵板一塊；今天中國與海外華語世界的互動極其頻繁，我們不能忽視；而海外華語“弱小民族”既然已經是在離散情境之下，各有各的打算，邏輯上也未必形成（與霸權對抗的）生命共同體 (Wang 2014 : 12)。

La Chine n'est jamais comme un bloc de fer. Elle maintient des échanges fréquents avec les communautés chinoises à l'étranger, ce qui ne doit pas être ignoré. Sous un contexte diasporique, ces petites communautés ne peuvent pas forcément former une entité (anti-hégémonique) car chacune pourrait avoir sa propre intention (Nous traduisons).

En d'autres termes, les pratiques culturelles à l'intérieur de la Chine continentale ainsi que celles des autres communautés sinitiques sont toutes variables et non-unifiées, elles s'entrelacent et s'influencent. L'approche de Shu-mei Shih est fondée sur un système de pensée constitué de structures antagonistes : la Chine continentale et les autres communautés sinitiques, le peuple *Han* et les autres peuples minoritaires en Chine, la langue standard chinoise et les autres langues minoritaires sinitiques. Elle chercherait à mettre dos à dos deux camps adverses, qui ne s'excluent cependant pas nécessairement l'un et l'autre selon David Der-wei Wang :

刻意區分中國和華語社群，儼然有了敵我抗衡的姿態，這豈不讓我們想起二十世紀中期的冷戰論述 (Wang 2014 : 12)。

Une distinction voulue de la Chine continentale et des autres communautés chinoises est un geste antagoniste entre l'ennemi et nous. Cela nous rappelle la Guerre froide au milieu du XXe siècle (Nous traduisons).

Il estime que la tendance de Shu-mei Shih à exclure la littérature chinoise en Chine continentale de la littérature sinophone et à mettre les deux dans une opposition duale est une autre sorte d'autolimitation, alors que les deux doivent être dans une relation d'échanges et de dialogues actifs (Li 2008 ; 202). C'est la raison pour laquelle qu'il trouve étrange que Shu-mei Shih divise Hong Kong avant sa rétrocession et Hong Kong après sa rétrocession en deux catégories littéraires complètement opposées (la littérature sinophone et la littérature chinoise en Chine continentale), comme si la nature de la littérature chinoise à Hong Kong avait complètement changé du jour au lendemain avec le changement d'événement politique (Wang 2014 ; 12).

David Der-wei Wang a positionné davantage le concept de « sinophonie » dans un cercle plus large formé par une diversité de langues. L'approche de Shu-mei Shih met l'accent sur une polyphonie (*polyphonic*) composée des langues variées des peuples minoritaires en Chine et des langages hybrides des immigrants chinois, afin de créer un antagonisme entre *hanyu* et sinophonie. Cependant, David Der-wei Wang a élargi le cercle de la sinophonie et y a intégré la langue standard chinoise :

我希望把史書美教授對華語語系的思考層面擴大，帶回到中國的“中文”的語境之內。也就是說，“華語語系”的觀念不必局限在海外華人和中國境內少數民族的發音 / 發言位置上；我們應該把“華語語系”的問題意識置入到廣大的中文 / 漢語語境裏面 (Wang 2014 ; 12)。

J'espère pouvoir élargir les réflexions sur la sinophonie à partir de l'approche du professeur Shu-mei Shih, en la ramenant dans le contexte du *hanyu* en Chine. En d'autres termes, le concept de « sinophonie » ne doit pas se limiter aux langages des *huaren* hors de Chine et des peuples minoritaires en Chine ; au contraire nous devons introduire et appliquer ce concept dans le contexte de la langue standard chinoise (Nous traduisons).

D'après lui, même dans une région où les habitants pratiquent essentiellement la langue standard chinoise, elle n'est ni le seul choix linguistique pour s'exprimer, ni une langue monolithique et invariable. En fait, un métissage des différentes langues dans toute la Chine pourrait toujours être décelé dans les pratiques du *hanyu*. Même si tous parlent le mandarin, ils le parlent différemment en raison de leur propre origine et leur classe sociale. Il n'existe jamais une langue standardisée qui n'évolue pas, et la coexistence entre la polyphonie et une langue standard n'est pas forcément paradoxale. Au contraire, la diversité de la polyphonie pourrait accompagner l'évolution de la langue standard.

Dernièrement, il est à noter que David Der-wei Wang tend à intégrer les œuvres écrites en langues non-chinoises de certains écrivains d'origine chinois dans la littérature sinophone, en prenant le cas de l'écrivain exilé aux États-Unis Ha Jin (h. 1956-) qui écrit principalement en anglais comme exemple :

他是個英語語系作者。但是，有鑒於他自覺的中國背景、小說選擇的中國題材，還有行文若隱若現的“中國腔”，我們是否也可以說，他也是個華語語系作家？雖然他以英文創作，但是“發聲”的位置是中國的。如此，他賦予華語語系文學壹個極有思辨意義的例子 (Wang 2014 : 9)。

Il est un écrivain qui écrit en anglais. Cependant, compte tenu de son origine chinoise, des thèmes sur la Chine choisis dans ses romans et de « l'accent chinois » persistant dans son écrit, pouvons-nous également dire qu'il est un écrivain de la littérature sinophone ? Malgré son écriture en anglais, il nous fait entendre une voix à propos de la Chine. De cette façon, son exemple a donné à la littérature sinophone un sens extrêmement spéculatif (Nous traduisons).

Dans un autre article, il a aussi parlé des cas de deux écrivains malaisiens d'origine chinoise qui écrivent en anglais, Tash Aw et Tan Twan Eng, en intégrant également leurs œuvres dans la littérature sinophone :

他們的作品在嚴格定義下是英語語系文學的最佳示範。但如果我們將後夷民的論述帶入華語語系討論，這些作家一樣可以進入我們的視野。此無他，他們的英語寫作延續了馬來半島的多重語言的傳統，“馬來英語”也是相當數量的華人所靈活轉換的日常語言。華夷交錯的語言現象固然以英語呈現，但在表達的過程中，已經不可避免地將語境華語化了 (Wang 2016 : 10)。

Leurs œuvres sont, selon une stricte définition, les meilleurs exemples de la littérature anglophone. Cependant, si nous amenons le concept de *post-yi* peuple dans la discussion sur la sinophonie, ces écrivains peuvent également entrer dans notre champ de vision. Rien d'autre, leur écriture en anglais perpétue la tradition multilingue de la péninsule malaise, et “l'anglais malaisien” est aussi une langue quotidienne vers laquelle un nombre considérable de *huaren* se tournent avec souplesse. Le phénomène d'entrelacement des langues des peuples *Hua* et *Yi* est présent dans leurs œuvres écrites en anglais, dont le processus de création se trouve inévitablement sinisé (Nous traduisons).

Nous voyons donc que l'objectif de David Der-wei Wang est d'élargir les réflexions sur le concept de « littérature sinophone » en prenant appui sur une approche non plus linguistique mais thématique et culturelle. Dans son interprétation, le critère de la littérature sinophone ne se limite plus à la langue de création mais à la langue utilisée par l'écrivain qu'il juge plus propice à la communication et à la création. La littérature sinophone est plutôt un terme qu'il considère mal utilisé par Shu-mei Shih mais qui peut en même temps revêtir pour lui une opportunité pour ouvrir la réflexion sur la littérature chinoise (Wang 2014 : 12). Cet esprit se reflète dans l'évolution et les changements au cours de ses recherches : sur la suggestion du professeur Kim Tong Tee, il a changé la traduction en chinois du terme de « sinophone » (华语语系) par « *hua yi feng* » (華夷風). Les deux mots « *hua* » et « *yi* » désignent originellement deux groupes de personnes liés, le peuple *Han* et les autres tribus anciennes en Chine, et par extension les Chinois en Chine et les immigrants chinois hors de Chine. Le mot « *feng* », dont la prononciation ressemble à celle de « -phone », désigne le « vent courant » et indique la fluidité entre les deux groupes de personnes. Le sens de la traduction en est donc le suivant : un « courant d'air » caractérisant la sinophonie va et vient entre les Chinois en Chine et les immigrants chinois hors de Chine, entre leur pays d'origine, la Chine, et leur pays d'adoption (Wang 2016 : 5). Il estime qu'il est nécessaire de prendre pleinement en compte la complexité

des motivations et de la mobilité des activités migrants (telles que la ré-immigration, la dimension provisoire de l'installation des migrants et les multiples identités culturelles) au lieu de choisir entre l'une ou l'autre des deux mentalités : « les feuilles tombées retournent à leurs racines » (落葉歸根) et « il n'y a pas de retour en arrière » (有去無回) (Wang 2016 : 7). Ses interprétations du concept de « littérature sinophone » restent ouvertes et ses recherches sur cette littérature ont dépassé les limites des nations, des ethnies, et même des langues. La perspective théorique d'un monde sinitique au sens culturel demeure le fondement de ses recherches, et son approche offre une nouvelle possibilité pour définir les œuvres des écrivains d'origine chinoise bilingues ou même multilingues, ou ceux qui errent entre la Chine et à l'étranger.

Conclusion

Cet article a mis en évidence les divergences fondamentales entre les approches de Shu-mei Shih et David Der-wei Wang concernant la définition de la littérature sinophone. Leur opposition reflète deux manières distinctes d'appréhender la relation entre littérature, langue, culture, politique et identité. Si la théorie de Shu-mei Shih apporte une critique essentielle du sino-centrisme et de l'essentialisme culturel en insistant sur une rupture avec le cadre national chinois, elle se heurte néanmoins à certaines limites, notamment sa rigidité idéologique et une tendance à opposer de manière binaire plusieurs catégories : la Chine continentale et les communautés sinitiques hors de Chine, la langue standard chinoise et les autres langues sinitiques, le peuple *Han* et les minorités ethniques, ou encore l'état diasporique des migrants chinois et leur enclavement à l'étranger. De plus, son usage du postcolonialisme a suscité certaines critiques.

À l'inverse, la perspective de David Der-wei Wang transcende ces divisions en proposant une approche plus souple et inclusive, mieux adaptée aux réalités de la mondialisation culturelle. Plutôt que de classer la littérature sinophone selon des critères géopolitiques, il envisage la sinophonie comme un espace dynamique de circulation des œuvres et des idées. Par ailleurs, son approche permet d'intégrer des auteurs comme Gao Xingjian et Ha Jin, dont les écrits en langues non chinoises seraient exclus par le cadre théorique de Shu-mei Shih. Cette redéfinition élargit non seulement le champ de la littérature sinophone, mais aussi son potentiel à servir de pont entre les cultures. Elle ouvre ainsi une réflexion plus approfondie sur l'identité culturelle des Chinois diasporiques et sur la manière dont leur origine culturelle (la Chine) est représentée dans un contexte d'ancrage individuel et de mondialisation.

Cet article suggère que la littérature sinophone ne doit pas être pensée comme un lieu de confrontation idéologique, mais comme un espace de dialogue interculturel. Plutôt que d'opposer les approches de Shu-mei Shih et David Der-wei Wang, nous devons examiner comment elles peuvent s'enrichir mutuellement pour mieux comprendre l'évolution du champ sinophone. Shu-mei Shih met en lumière les rapports de pouvoir sous-jacents aux études chinoises, tandis que Wang propose une reconfiguration dynamique du concept de littérature sinophone, en prenant en considération les réalités translinguistiques et transnationales. Cette articulation des deux perspectives ouvre de nouvelles voies pour explorer l'identité culturelle des Chinois diasporiques et leur rapport à la Chine dans un contexte de mondialisation. Ainsi, cette recherche contribue au débat théorique en proposant une compréhension plus nuancée et dynamique de la littérature sinophone, située à l'intersection de tensions idéologiques, géographiques, sociopolitiques et linguistiques.

Bibliographie

- CODELUPPI, Martina. 2017. « Littérature chinoise globale et littérature mondiale ». In Nicoletta PESARO et Yinde ZHANG (éds.), *Littérature chinoise et globalisation : Enjeux linguistiques, traductologiques et génériques*. Venezia : Edizioni Ca' Foscari. 17-28.
- HOE, Yow Cheun. 2010. « Mahua wenxue de zuqunxing: yanjiu lingyu de jiangou yu wuqu » (L'ethnicité de la littérature chinoise en Malaisie : la construction et les malentendus du champ de recherche). *Waiguo wenxue yanjiu* 2 : 58-70.
- JIN, Jin. 2017. « Guanyu “huayu yuxi wenxue” lilun de suyuan yu piping » (L'origine et la critique de la théorie de la « littérature sinophone »). *Nanyang xuebao* : 101-18.
- KEEN, Ruth. 1998. « Information Is All That Counts : An Introduction to Chinese Women's Writing in German Translation ». *Modern Chinese Literature* 1-2 : 225-34.
- LI, Fengliang. 2008. « “Huayu yuxi wenxue” de gainian jiqi caozuo — Wang Dewei jiaoshou fangtanlu » (Le concept et les pratiques de la « littérature sinophone » : un entretien avec le professeur David Der-wei Wang). *Huacheng* 5 : 199-208.
- LIU, Jun. 2015. « Huayu yuxi wenxue de shengcheng fazhan yu pipan yi Shi Shumei Wang Dewei wei zhongxin » (L'évolution et les critiques sur la littérature sinophone autour des théories de Shu-mei Shih et David Der-wei Wang). *Wenyi yanjiu* 11 : 51-60.
- MA MUNG, Emmanuel. 2000. *La diaspora chinoise, géographie d'une migration*. Paris : Ophrys.
- RABUT, Isabelle. 2009. « Shu-mei Shih, *Visuality and Identity : Sinophone Articulations across the Pacific*, 2007 ». *Études chinoises* 28 : 251-253.
- RAO, Pengzi. 2011. « The Overseas Chinese Language Literature in a Global Context ». *Revue de littérature comparée* 337 : 106-112.
- SHAN, Dexing. 2016. « Huayu yuxi yanjiu ji qita : Shi Shumei fangtan » (Étude sinophone : un interview avec Shu-mei Shih). *Zhongshan renwen xuebao* 40 : 1-33.
- SHIH, Shu-mei. 2004. « Global Literature and the Technologies of Recognition ». *Publications of the Modern Language Association of America* 1 : 16-30.
- SHIH, Shu-mei. 2007. *Visuality and Identity : Sinophone Articulations across the Pacific*. Berkeley : University of California Press.
- SHIH, Shu-mei, Chien-hsin TSAI et Brian BERNARDS (éds.). 2013. *Sinophone Studies : A Critical Reader*. New York : Columbia University Press.
- TANG, Yonghua. 2014. « Wenxue ruhe “zaidi”? — shilun Shi Shumei “huayu yuxi wenxue” de linian yu shijian » (Quelle est la « localisation » pour la littérature ? – Analyses de l'approche et des pratiques de la « littérature sinophone » chez Shu-mei Shih). *Yangzijiang pinglun* 2 : 58-67.
- TEE, Kim Tong. 2010. « Remapping Sinophone Literature ». In Jing TSU et David Der-wei WANG (éds.). *Global Chinese Literature, Critical Essays*. Boston : Brill. 77-92.
- WANG, Dewei. 2006. « Wenxue xinglü yu shijie xiangxiang » (Voyage de la littérature et imagination du monde). *Lianhe bao* : E7.
- WANG, Dewei. 2014. « Huayu yuxi de renwen shiye yu Xinjiapo jingyan : shige guanjianci » (Sinophonie du point de vue humanitaire et les expériences singapouriennes : les dix mots essentiels). *Huawen wenxue* 122 : 5-20.
- WANG, Dewei. 2016. « Huayi feng qi : Malaixiya yu huayu yuxi wenxue » (Le vent sinophone se lève : la Malaisie et la littérature sinophone). *Shijie huawen wenxue luntan* : 5-17.
- YANG, Zonghan, et Songnian YANG (éds.). 2003. *Kua guojie shixiang : Shihua xinshi pingxi* (Réflexions sur les poèmes transnationaux : critiques sur les nouveaux poèmes dans la littérature mondiale en chinois). Taipei : Tangshan Chubanshe.

- ZHANG, Yinde. 2014. « La littérature chinoise transnationale et la sinopolyphonie », traduit de l'anglais par Nicole G. Albert. *Diogène* 246-247 : 222-34.
- ZHAO, Gang. 2017. « Xinufeng yu luohuasheng : ping Shi Shumei de “huayu yuxi” gainian » (Sinophone et la propre Chine : critiques sur la « sinophonie » chez Shu-mei Shih). *Liang'an benbao* 162. <http://ben.chinatide.net/?p=13272> (consulté le 21 février 2020).
- ZHAO, Xifang. 2015. « Cong houzhimin lilun dao huayu yuxi wenxue » (De la théorie du post-colonialisme à la littérature sinophone). *Beifang luncong* 2 : 31-35.
- ZHU, Chongke. 2010. « Huayu yuxi de huayu jiangou jiqi wenti » (La construction de la langue chinoise et ses questions à travers la sinophonie). *Xueshu yanjiu* 7 : 146-152.
- ZHU, Chongke. 2014. « Zai lun huayu yuxi wenxue wenti » (Re-discussion sur la question de la littérature sinophone). *Yangzijiang pinglun* 1 : 15-20.

Biographie de l'auteur

Xiaoliu YANG, docteur en LLCER Études chinoises à l'Université Bordeaux Montaigne, Maître de langue chinoise à l'Université Aix-Marseille, membre associé des unités de recherche PLURIELLES et IRASIA, spécialisé dans la littérature des écrivains d'origine chinoise en France et aux États-Unis, thèse de doctorat intitulée « Culture d'origine et figure auctoriale dans les œuvres des écrivains migrants chinois : les cas de François Cheng et de Chin Yang Lee » et soutenue le 27 mars 2023, auteur de deux articles portant sur François Cheng et ses œuvres, et un article consacré à Chin Yang Lee et ses œuvres. Trois autres articles (un sur François Cheng, un sur Tcheng-Ki-tong et un sur le roman de science-fiction chinois *Le problème à trois corps*) sont dans le projet de recherche.